

Les Trois Pêches de mai (cycles 2 et 3)

C'ÉTAIT UNE FOIS un roi d'Ardenne qui avait une très jolie fille. Mais la princesse était malade et les médecins n'arrivaient pas à la guérir. Le roi se désolait. Enfin, on lui signala une vieille guérisseuse qui habitait au fond des bois : elle connaissait les propriétés de toutes les plantes et savait les remèdes de toutes les maladies. Le roi la fit venir. Après avoir bien examiné la malade, elle branla trois fois la tête et déclara :

- La princesse guérira lorsqu' elle aura mangé les trois plus belles *pêches de mai* du royaume d'Ardenne. Mais alors, il faudra la marier dans les huit jours pour qu'elle ne rechute pas.

Aussitôt, le roi fit annoncer par tous pays que celui qui lui apporterait les trois plus belles pêches de mai épouserait sa fille.

Et bientôt, sur toutes les routes d'Ardenne, on vit des jeunes gens qui, un panier au bras, se rendaient au palais du roi pour y tenter leur chance. Déjà, bien des garçons, nobles pour la plupart, avaient présenté leurs fruits, mais aucun n'avait réussi à guérir la princesse. Il n'en venait plus guère, et le roi s'inquiétait.

Dans un village du voisinage vivait une brave femme qui avait trois garçons. Les deux aînés étaient grands et forts alors que le troisième était petit et passait auprès des gens pour être un simple d'esprit.

Le plus âgé décida de partir, lui aussi. Sa mère lui mit dans un panier les trois plus belles pêches de mai de son jardin, bien enveloppées dans une serviette, et il se mit en route.

Bientôt il rencontra une vieille femme qui lui demanda :

- Que portes-tu dans ton panier, mon garçon ?
- Des crottes de lapin, ma bonne vieille.
- Crottes de lapin tu porteras, mon garçon.

Il continua son chemin et arriva à la cour. On le fit entrer, il présenta son panier mais, quand le roi ouvrit la serviette, il n'y trouva que des crottes de lapin. Le garçon, confondu, fut mis à la porte et rentra tout honteux à la maison où il n'osa pas dire ce qui lui était arrivé.

Le second fils voulut partir à son tour. La mère choisit avec plus de soin encore trois belles pêches de mai dans son jardin et les enveloppa dans la plus fine de ses serviettes. Le garçon se mit en route et, bientôt, il rencontra la vieille femme.

- Que portes-tu dans ton panier, mon garçon ?
- Du crottin de cheval, bonne vieille.
- Crottin de cheval tu porteras, mon garçon.

Et quand il présenta son panier au roi, celui-ci y trouva trois beaux crottins de cheval.

Le roi, furieux, fit mettre à la porte le pauvre garçon qui rentra chez lui l'oreille basse, sans oser dire ce qui lui était arrivé.

Le troisième frère voulut aussi partir, mais sa mère s'y opposait, pensant qu'il n' avait aucune chance de réussir là où ses frères avaient échoué. Il s'entêta, cueillit lui-même trois pêches de mai sans les choisir et les enveloppa dans le premier torchon venu. Puis il se mit en route et, bientôt, rencontra la vieille femme.

- Que portes-tu dans ton panier, mon garçon ?
- Les trois plus belles pêches de mai de mon jardin, bonne grand-mère, pour épouser la fille du roi.
- Les trois plus belles pêches de mai tu porteras, mon garçon, et la fille du roi tu épouseras.

Puis la vieille femme, qui était fée, lui donna un *flûteau*.

- Prends ce flûteau, mon garçon. Si tu as des ennuis à cause des exigences du roi, il pourra te servir.

À son tour, il présenta au roi son panier. Le roi, qui se défiait, écarta le torchon du bout des doigts et poussa un grand cri : il avait certainement devant lui les trois plus belles pêches de mai du royaume.

Il les porta immédiatement à sa fille pour les lui faire manger sans retard. À la première pêche, elle sauta hors de son lit, à la seconde, elle se mit à chanter, à la troisième, elle se mit à danser.

Tout le monde à la cour fut dans la joie en apprenant la guérison de la princesse. Mais, quand le roi eut bien regardé le garçon, il se dit qu'il ne pouvait donner une si belle fille à un petit paysan de si chétive apparence. Il la marierait plutôt dans les huit jours à un beau seigneur de sa cour.

Pour se débarrasser du garçon, il lui dit :

- Tu as gagné la première épreuve exigée pour obtenir la princesse, mais il te faut en subir une seconde. Je vais te donner cent lapins à garder quatre jours de suite. Si tu ne me les ramènes pas tous les soirs au complet, tu n'auras pas ma fille.

Le lendemain, on lui donna donc cent lapins à mener paître au bois. Mais à peine hors du château, les lapins se dispersèrent de tous côtés. Le garçon courut toute la journée pour les empêcher de s'écarter, mais, s'il arrivait à en rassembler deux ou trois, il les perdait aussitôt en allant en chercher d'autres. L'heure venue de rentrer, il se mit à pleurer.

Il se souvint à coup de son flûteau d'argent. Il en donna un coup et tous les lapins levèrent la tête, un deuxième coup, et tous les lapins accoururent, un troisième, et tous se mirent en rang devant lui; alors, prenant la tête, il les ramena au château comme un chef qui ramène ses soldats.

- Sire, comptez vous-même, dit-il au roi.

Le roi compta : il y en avait bien cent.

Le lendemain, quand le garçon fut sorti, le roi réfléchit longuement. Le soir venu, il déguisa sa fille en servante et l'envoya vers le berger pour lui acheter une de ses bêtes.

- De la sorte, pensait-il, il ne pourra en ramener cent.

Mais le garçon avait reconnu la princesse. Quand elle lui eut demandé de ses lapins contre un bon prix, il répondit :

- Ils ne sont pas à vendre, mais à gagner.

- Comment cela ?

- Donnez-moi un baiser, et vous aurez un lapin.

La princesse, enchantée de l'avoir à si bon compte, mit le lapin dans son tablier et regagna le château. Mais l'heure était venue de rassembler le troupeau. Comme la princesse allait franchir la porte du château, un premier coup de flûteau se fit entendre, et le lapin sortit la tête du tablier ; au deuxième, il bondit malgré tous les efforts de sa maîtresse et, après le troisième, il reprit sa place sur les rangs des lapins déjà rassemblés vers leur gardien. Et le petit berger ramena encore ses cent lapins comme un chef qui ramène ses soldats.

Le roi était consterné. Le lendemain, il envoya sa femme, déguisée en cuisinière, dès le milieu de la journée, pour acheter un lapin au berger. Elle devait lui en offrir une bourse pleine d'or. Mais, aux premiers mots, le garçon, qui l'avait reconnue, répondit :

- Mes lapins ne sont pas à vendre, mais à gagner.

- Comment cela ?

- Il vous suffira de faire trois cabrioles sur le gazon et vous aurez un lapin.

La reine était un peu gênée, mais comme il n'y avait pour la voir personne d'autre que le berger et comme elle pensait que celui-ci ne l'avait pas reconnue, elle accepta le marché.

Avec un peu de peine, car elle n'était plus jeune, elle fit trois fois la cabriole et reçut son lapin. Dès qu'elle fut de retour au château, elle le remit au roi qui l'enferma à double tour dans un réduit. Le roi se frottait joyeusement les mains : cette fois, le gaillard ne ramènerait pas ses cent lapins.

Vint l'heure du retour. Le berger sortit son flûteau d'argent. Au premier coup de flûteau, le lapin sautait à la lucarne du réduit, au deuxième, il franchissait d'un bond le fossé du château et, après le troisième, il reprit sa place sur les rangs des lapins déjà rassemblés vers leur gardien. Et celui-ci ramena encore ses cent lapins comme un chef qui ramène ses soldats.

Le roi était furieux. Le lendemain, il décida d'aller lui-même de bonne heure chercher un lapin pour le mettre en civet.

Déguisé en marchand, monté sur un âne, il se rendit vers le berger et lui offrit un sac d'argent pour un seul de ses lapins.

- Ils ne sont pas à vendre, mais à gagner.

- Comment cela ?

- Il vous suffira d'embrasser trois fois le derrière de votre âne et vous aurez un lapin.

Et le garçon levait déjà la queue de l'âne, montrant au faux marchand la place à embrasser. Le roi était gêné au possible, mais personne n'était là pour le voir, que le petit berger qui, pensait-il, ne le reconnaissait pas, et il s'exécuta. Puis il entra bien vite au château, faisant trotter son âne. Le lapin fut porté à la cuisine, dépouillé, et mis à la casserole sur le feu. Le vieux roi jubilait devant l'âtre où cuisait l'animal. Cette fois, les cent lapins n'y seraient pas, il en était bien sûr.

Vint l'heure du retour. Au premier coup de flûteau, le lapin sauta hors de la casserole, au deuxième, il enfila sa peau restée sur la table de la cuisine, et au troisième, il passa entre les jambes du roi qui voulait l'arrêter, le fit tomber à la renverse, dégringola les escaliers, vola à travers champs et arriva à temps pour reprendre sa place sur les rangs des lapins déjà rassemblés vers leur gardien. Et celui-ci ramena encore une fois ses cent lapins comme un chef qui ramène ses soldats.

Il avait gagné la seconde épreuve. Mais le roi, entêté, ne voulait pas lui donner sa fille encore.

- Il ne te reste plus qu'une épreuve à subir, lui dit-il. Tu devras me remplir en public trois sacs de vérités. Si tu réussis, tu épouseras ma fille.

Le roi organisa un grand festin auquel furent invités tous les grands de la cour. Puis, à la fin du repas, il fit venir le diseur de vérités. Celui-ci fit placer côte à côte le roi, la reine et la princesse et il se mit devant eux avec trois sacs.

Puis il dit à la princesse :

- Il y a trois jours, vous êtes venue me trouver au bois, déguisée en servante, pour avoir un lapin, et je vous en ai donné un pour un baiser. Est-ce vrai ?

- C'est vrai, dit la princesse.

- Première vérité, entre dans mon sac. Houpe ! . . .

Et il boucla le premier sac.

Puis il dit à la reine :

- Il y a deux jours, vous êtes venue me trouver au bois déguisée en cuisinière pour avoir un lapin, et je vous en ai donné un pour que vous fassiez trois cabioles sur le gazon. Est-ce vrai ?

- C'est vrai, dit la reine.

- Deuxième vérité, entre dans mon sac. Houpe ! . . .

Et il boucla le second sac.

Puis, s'adressant au roi :

- Il y a un jour, vous êtes venu me trouver au bois, déguisé en marchand.

- Ca va bien, dit le roi. Je te tiens quitte du troisième. Tu auras la princesse.

Et le mariage se fit, à la joie du jeune garçon, et aussi de la princesse qui trouvait que son mari ne manquait pas d'esprit.

Comme c'était un garçon de mon pays, j'étais invitée à la noce. Je me suis mise belle pour y aller. J'avais une robe de toile d'araignée, un chapeau de beurre et des souliers de verre ; mais, quand j' ai traversé le bois, j'ai déchiré ma robe ; quand j'ai traversé la plaine, le soleil a fondu mon chapeau ; et, quand je suis passée sur la glace, mes souliers ont fait *crac*...

Voilà l'histoir' sortie d'mon sac...

Contes du Nivernais et du Morvan,
A. Millien et P. Delarue. Paris. Érasme, 1953.